

Une maison si jolie

Martine Millet

C'était un matin comme un autre. Du moins c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

Un certain Me Noguères, notaire à Auch, **me demandait de me mettre en rapport avec lui sans tarder**. Auch, à ce moment-là, ça ne m'évoquait rien. Pas même le foie gras. J'étais végétarienne.

Lorsque je l'appelai, il me remercia pour ma rapidité. Il semblait même soulagé. Sans avoir le temps de pouvoir lui exposer ma perplexité face à son courrier, il commença un discours alambiqué où se mêlaient vocabulaire juridique et références généalogiques. Au final, je crus comprendre qu'au terme de longues recherches, je serais l'unique héritière d'une vague cousine du côté de ma mère. Je n'ai jamais été très famille, mes parents non plus, et leur divorce a verrouillé définitivement d'éventuels élans généalogiques. Maman évoquait rarement un souvenir d'enfance. Je savais seulement que ses parents étaient originaires du Gers où nous étions allées pour l'enterrement de sa mère. Chez elle, l'héritage s'exprimait dans sa cuisine où l'ail régnait en maître. Et dans son nom de jeune fille, Dupouy.

Alors qu'elle fut ma surprise lorsque Me Noguères m'apprit que j'héritais d'une maison, dans un petit village près de Lectoure. Une maison ? Le Gers ? A moi ?

Il souhaitait régler la succession au plus vite car le décès de Mathilde Cachou remontait déjà à trois ans. Mathilde Cachou. Ce nom m'évoquait de vagues souvenirs, surtout parce que nous portions le même prénom. Puis je me suis souvenue, aux obsèques de ma grand-mère, des silences à son approche, des murmures dans son dos. Certains disaient que c'était une sorcière. Je m'en souviens parce que à cette

époque, j'aimais beaucoup les sorcières. D'autres prétendaient au contraire qu'elle guérissait les gens.

Il fallait que je descende à Auch.

A l'étude, Me Noguères, la quarantaine sportive, contredisait la représentation que je me faisais d'un notaire de province. Il aurait pu même être séduisant sans cette calvitie bien installée. Après les politesses d'usage, il me précisa que la recherche d'héritier avait été fastidieuse mais finalement facilitée par la découverte inattendue d'un testament. La cousine Mathilde, célibataire sans enfant, me désignait explicitement comme bénéficiaire de sa propriété, maison et terrain. Moi, Mathilde Fournier. Une maison dans le Gers, pourquoi pas ? Y passer le week-end ou les vacances loin de l'agitation parisienne pourrait être reposant.

« Vous souhaitez peut-être vous rendre compte du bien avant de décider si vous l'acceptez ou pas ? Ajouta Me Noguères,. On va vous accompagner, ce n'est pas facile à trouver ».

En effet. Après avoir emprunté différentes routes puis chemins en lacets et plusieurs croisements qui se ressemblaient tous, mon regard fut attiré par une trouée dans un bois. Deux grands tilleuls signalaient une allée ou plutôt une piste montant parmi des arbres qui, d'après mon chauffeur, étaient des chênes. Le chemin s'est ouvert sur un grand pré et au fond, sur une légère butte, la maison. Au premier abord semblable à celles que l'on trouvait dans le coin : un toit de tuiles canal, une façade ocre un peu rosé, un étage. Sur la gauche, un bâtiment agricole à un étage à claire-voies savamment assemblées. J'appris plus tard qu'il servait à sécher les feuilles de tabac autrefois cultivées en abondance dans la région. Collé à la maison, il délimitait une petite cour. En descendant de voiture je fus attirée par les hautes fenêtres qui semblaient me regarder. En avançant, une impression de calme, presque de paix m'envahit. Oui, presque de paix. Une sensation rare pour moi. Il y avait un équilibre rassurant dans la disposition des bâtiments, le banc de pierre à côté de la porte, le rosier qui l'encadrait en grimant. Je me retournai pour demander les clés à M. Cazenave, le clerc qui m'accompagnait. Il était resté en retrait, une légère pâleur sur le visage.

L'intérieur était simple. Une vaste pièce à droite avec une grande cuisinière, une longue table étroite non loin des fenêtres, de nombreuses chaises, un grand évier, un

vaisselier et des placards, beaucoup de placards. Une pièce plus petite attenante à la cuisine, la souillarde, semblait consacrée à des tâches plus salissantes.

De l'autre côté de l'entrée, un genre de salon : cheminée, fauteuils, bancs, étagères. Un léger parfum d'herbes séchées et de miel. C'était à la fois calme et confortable. Le jour déclinait. Je décidais de rester pour la nuit.

Malgré mes invitations répétées, M. Cazenave refusa d'entrer dans la maison. Il laissa mon sac de voyage devant la porte, me salua rapidement avant de rejoindre la voiture. Après son départ déconcertant, je continuais l'exploration de la maison. A l'étage où se trouvaient une grande chambre lumineuse et une salle de bains, deux pièces plus petites donnaient sur l'arrière. Les meubles, campagnards, semblaient avoir l'âge de la maison, loin du faux rustique dont beaucoup paraissaient friands. La salle d'eau était agencée de manière fonctionnelle, une douche à l'italienne s'ajoutait à la majestueuse baignoire à pattes de lion. Une chose finit par me frapper : il n'y avait aucun grain de poussière, aucun mouton, aucune toile d'araignée. Tout était impeccable, comme si Mathilde venait de quitter la maison.

Pour dîner, je grignotais quelques biscuits rescapés du fond de mon sac, profondément enfoncée dans un des fauteuils faisant face à la cheminée que j'avais réussie à allumer. Petit bois, papier journal, bûches, allumettes, tout était prêt, bien sec. En buvant un café, j'imaginai Mathilde dans sa cuisine, préparant un dîner frugal, un murmure de chanson au coin des lèvres. Son visage était à peine esquissé, des cheveux gris peut-être. Elle se déplaçait avec une aisance, une souplesse étonnantes chez une femme de son âge. Elle se tourna vers moi, s'approcha et me chuchota à l'oreille. Je me réveillai en sursaut, étonnée d'être dans ce fauteuil, dans cette maison. Seule.

Au matin, une brume légère voilait le sommet des arbres. Quand le soleil fit son apparition, je m'installai sur le banc à côté de l'entrée. Tant de beauté me stupéfia. Pourtant il n'y avait rien d'extraordinaire dans ce paysage : une grande prairie entourée de haies, plus loin des arbres trapus, des collines qui s'étagaient en bleuissant. La banalité de ces éléments, leur modestie apparente suscitait une simplicité presque intimidante. Lors de mes nombreux voyages j'avais visité des sites remarquables, estampillés « à ne rater sous aucun prétexte ». Aucun ne m'avait plongée dans une tel émerveillement teinté de sérénité.

Ma contemplation fut troublée par un bruit de moteur qui se rapprochait. Une camionnette se concrétisa dans l'allée. Un homme d'une cinquantaine bien sonnée, chemise à carreaux, teint buriné en descendit et me tendit la main.

- Bonjour. Paul Lafforgue. Je suis votre voisin, votre premier voisin. J'ai senti le feu de cheminée hier soir, alors je suis monté.

- Bonjour. Je m'appelle Mathilde Fournier. Je suis une cousine éloignée de Mathilde Cachou ...

- Oui, oui, je sais.

Il remarqua la tasse de café posée sur le banc, à côté de moi.

- Alors vous avez trouvé la Nespresso. On dirait que vous vous sentez chez vous, ici. En suçant son café, il me demanda si je m'étais familiarisée avec la maison.

- Rapidement, pour prendre des repères. J'avais l'intention de poursuivre aujourd'hui par les placards. Il y en a tellement !

Il se tourna vers moi, un sourire dans les yeux.

- Et n'oubliez pas le jardin, derrière. Ces derniers temps, c'est moi qui m'en occupais. Elle était encore gaillarde la Mathilde mais le jardin, c'était devenu trop dur. Elle se ménageait pour le reste.

J'ai failli lui demander ce qu'était «le reste » et comment elle était morte, toutefois il me semblait que c'était trop tôt. Après tout, nous venions juste de faire connaissance. Même si je ressentais une familiarité auprès de lui, je ne voulais pas brusquer les choses.

Alors qu'il montait dans sa camionnette, il s'arrêta.

- Demain, c'est dimanche. On fait un barbecue, ce sera vraisemblablement le dernier de la saison. Venez, vous rencontrerez ma famille.

J'acceptai.

Après son départ je me mis à fureter dans les placards. Je me sentais mal à l'aise de plonger dans l'intimité d'une inconnue mais tout bien considéré, elle m'avait choisie pour bénéficiaire de ses biens. Et puis si je voulais venir pour les vacances, il fallait faire un état des lieux, décider de ce que je voulais garder ou donner. De la vaisselle fine, du linge de table sobre, beaucoup de livres dans le salon. Dans la cuisine, encore de la vaisselle, des ustensiles de cuisine dont plusieurs m'étaient inconnus. Dans la souillarde bien fraîche, les placards conservaient à l'abri de la lumière un nombre impressionnant de bocaux remplis d'herbes. En les ouvrant je pouvais reconnaître certaines odeurs de menthe, de thym ou de tilleul. D'autres dégageaient des effluves

âcres, moisies, terreuses. Plus loin des pots bien alignés étaient remplis de pâte tantôt onctueuse tantôt épaisse. Chacun portait une étiquette au cadre doré, soigneusement écrite à la main. Mathilde, certainement. Les murmures, les ragots étaient peut-être fondés : Mathilde était guérisseuse. Bienfaitrice pour les uns, inquiétante voire dangereuse pour les autres.

Le lendemain, je me retrouvais autour d'un barbecue grillades, merguez, brochettes. Je fus accueillie avec chaleur et curiosité par Cathy, la femme de Paul, leurs trois enfants et deux chiens. Victime de ma bonne éducation, je grignotais du bout des lèvres quelques morceaux de viande ce qui n'a pas échappé à Cathy. Elle était en train de retourner des poivrons et des aubergines au-dessus de la braise quand elle poussa un cri perçant. Elle venait de se brûler l'intérieur du bras, là où la peau est très fine. La blessure semblait sérieuse et visiblement douloureuse. Sans réfléchir, je mis la main au-dessus de la partie lésée. La rougeur s'atténua, la zone pâlit, la morsure du feu se dissipa. Bientôt Cathy retrouva le sourire et glissa à son mari « c'est bien l'héritière ». J'étais abasourdie par ce qu'il venait de se passer. Ce n'était pas ma main qui avait provoqué ça ! La brûlure n'était pas si grave, elle s'était atténuée toute seule. C'est ce que je déclarai à mes hôtes, étonnamment calmes.

- Vous savez, elle n'était pas si superficielle. Je l'ai bien sentie. Et elle était large me contredit Cathy.

- Mais enfin, ce n'est pas possible ! Je vis à Paris dans le 20^e arrondissement où je suis née. Je suis cadre dans une banque, je gère des portefeuilles-clients toute la journée et je manage une équipe de douze personnes. Je peux pas...

Paul me servit un grand verre d'Armagnac, estimant que le Madiran n'était pas assez fort pour encaisser la nouvelle.

Autour du café, ils évoquaient Mathilde. La douceur avec laquelle elle recevait les gens, très nombreux, venus lui présenter leurs douleurs, l'attention à leurs mots, la concentration sur leurs symptômes. Ils décrivaient la grande rigueur avec laquelle elle préparait tisanes ou crèmes destinées à stabiliser les effets du magnétisme de ses mains. Et son honnêteté. Elle ne demandait pas d'argent, on lui donnait ce qu'on voulait, un lapin, des œufs, un peu de bricolage ou rien.

« Et puis à un moment donné, dit Cathy, on a bien vu que ses forces déclinaient, qu'elle n'avait pas le même entrain. Elle était parfois soucieuse. Quand je lui en ai parlé, elle m'a répondu qu'elle sentait la fin approcher mais que ça ne l'inquiétait pas. Non. Elle

était plutôt préoccupée par le sort de ses patients après son départ. Vers qui allaient-ils se tourner ? Qui serait son digne successeur ? »

Après un silence, Paul poursuivit.

« Un jour que j'étais venu ramasser les haricots, ceux pour la garbure, elle m'annonça dans un sourire malicieux que tout était réglé. Je ne posais pas de questions. Une semaine plus tard, je l'ai découverte, allongée sur son lit, habillée comme pour un dimanche. Elle était partie. »

Je retrouvais la maison avec soulagement. Le banc, le rosier, les arbres m'accueillaient avec leur sérénité habituelle, m'autorisant à revenir sur les dernières révélations de Paul et Cathy. Peu à peu j'assimilais les événements de la journée, avançant vers ma petite révolution.

Au matin, je fis une découverte. Alors que je cherchais un saladier pour cueillir les cerises, je remarquais sur l'étagère du dessus la tranche d'un volume. J'avais pourtant déjà pris de la vaisselle sur ces étagères mais il me semblait ne l'avoir pas vraiment remarqué jusque-là. Il était en fait composé de plusieurs cahiers reliés entre eux par de la ficelle. Ils étaient tous semblables : couverture rigide couleur caramel, tranche noire, feuilles à carreaux. Dans ces cahiers, Mathilde avait patiemment consigné année après année les maux des patients qu'elle suivait, certains depuis plusieurs générations, décrit leurs remèdes et leur préparation. J'avais sous les yeux un véritable manuel de guérisseuse.

La dernière page du dernier cahier, moins usée, dévoilait quelques lignes. Au terme de leur lecture, ma voie était enfin tracée. J'en avais la confirmation. Moi, qui aimais tant les sorcières.